



ROMAN

MOHAMED NEDALI
Le Jardin des pleurs

“LE STEFAN ZWEIG
MAROCAIN”

Christine
Orban

 *l'aube*

LE JARDIN DES PLEURS

La collection *Regards croisés*
est dirigée par Marion Hennebert

© Éditions de l'Aube, 2014
www.editionsdelaube.com

ISBN 978-2-8159-1036-1

Mohamed Nedali

Le Jardin des pleurs

(Inspiré d'une histoire vraie)

roman

éditions de l'aube

Du même auteur :

Morceaux de Choix, Le Fennec, Casablanca, 2003 ;
l'Aube, 2006 ; l'Aube poche, 2007

Grâce à Jean de la Fontaine, Le Fennec, Casablanca,
2004

Le Bonheur des moineaux, Le Fennec, Casablanca,
2008 ; l'Aube, 2009 ; l'Aube poche, 2010

La maison de Cicine, l'Aube, 2010 ; l'Aube poche, 2014

Triste jeunesse, l'Aube, 2012 ; l'Aube poche, 2013

Pour Hanane

« Quel saccage du jardin de la beauté! »
Arthur Rimbaud

« Un procès te tuerait...
Tu ne sais pas ce que c'est que la justice de ce
pays! C'est l'égout de toutes les infamies morales. »
Citoyen anonyme

I

Ma scolarité fut à l'image de ma vie : un parcours ordinaire et, franchement, peu glorieux. Du Cours Préparatoire à la terminale, mes résultats n'étaient jamais vraiment bons ni jamais vraiment mauvais. Mes professeurs me qualifiaient tous, comme d'un tacite accord, d'*élève moyen* – appréciation que je n'ai jamais contestée parce que juste et tout à fait méritée.

Aux examens du baccalauréat, je ratai la première session à cause d'une mauvaise note en mathématiques – ma bête noire –, et d'une autre, non moins mauvaise, en physique. L'échec eut sur moi l'effet d'un soufflet essuyé au beau milieu d'un souk. Non que je mérite un sort meilleur, mais que cinq ou six de mes camarades de classe, aussi médiocres que moi, voire pire, fassent partie des heureux élus – chose aussi aberrante qu'intolérable ! Mon être entier s'en ébranla, mon amour-propre s'éveilla en sursaut, une forte poussée d'adrénaline me submergea. « Quelle humiliation ! me tançai-je. Et quelle honte ! Ces paresseux, ces fainéants l'ont eu, pas toi ! *N'as-tu donc tant travaillé que pour cette infamie... ?* »

Et je me remis aussitôt à l'ouvrage, travaillant d'arrache-pied, jour et nuit, comme un forcené...

La session de rattrapage venue, je décrochai le certificat tant rêvé avec, néanmoins, une note sans gloire : 10,02 sur 20, et la modeste mention *Passable*.

Conscient de mon incapacité à poursuivre des études supérieures, je décidai de m'établir le plus vite possible dans quelque métier ; *les plus accommodants sont les plus habiles*, dit à juste titre l'écrivain. Ma famille et mes amis me recommandaient tous la Fonction publique. Pourquoi exactement la Fonction publique ? Chaque fois que je posais la question, on me servait les mêmes arguments : un emploi stable, un salaire qui tombe tous les mois, un travail aux allures de sinécure, une promotion assurée, de puissantes centrales syndicales pour faire valoir mes droits... Dans certains secteurs, m'assurait-on, il se pourrait même que j'aie accès à des bakchichs bien gras !

L'École des infirmiers était l'une des rares à recruter encore sur le seul certificat du baccalauréat ; ailleurs, il fallait un diplôme universitaire, une licence, au minimum. Je me renseignai sur le site internet du ministère de la Santé. Le concours d'entrée allait avoir lieu le quinze octobre. Une épreuve écrite, suivie, en cas de réussite, d'une épreuve orale. Je préparai à la hâte mon dossier de candidature : des copies conformes du certificat, des enveloppes timbrées, des photos d'identité récentes et une demande manuscrite dûment signée.

Par bonheur, le fonctionnaire chargé de réceptionner les dossiers à l'école était notre voisin de ruelle pendant de longues années, un certain Moulay Ismail, petit homme grassouillet aux joues pleines et pendantes. Au premier coup d'œil, Moulay Ismail me reconnut.

« N'es-tu pas le fils de père Rezzouk? me demanda-t-il.

— Tout à fait, Moulay Ismail! répondis-je, content de compter une connaissance dans l'établissement qui allait peut-être m'accueillir durant trois années. Il vous fait ses amitiés les plus sincères! ajoutai-je non moins sincère dans mon mensonge.

— Ton dossier est on ne peut plus complet, jeune homme! me dit Moulay Ismail après l'avoir feuilleté. Seulement voilà, ajouta-t-il, la tête penchée vers moi comme pour me confier un secret, je vois mal comment, avec ta mention *Passable*, tu pourrais tirer ton épingle du jeu face à des rivaux armés d'un bac avec la mention *Bien*, voire *Très bien*, et d'autres ayant usé leurs fonds de culotte sur les bancs de l'université! (D'un coup de menton, il m'indiqua trois piles de dossiers rangées à l'autre bout de son bureau.)

— Cela veut dire, Moulay Ismail?

— En arabe sous-titré, cela veut dire que tes chances au concours sont bien minces.

— Il n'y a pas moyen de les grossir, Moulay Ismail?

— Si: une enveloppe bien grasse à faire parvenir au boss de la boîte.

— Mais, Moulay Ismail, tu sais bien que le père Rezzouk est tout le temps au pied de la côte...

— C'est vrai, j'avais oublié.»

Il se gratta l'occiput, pensif.

« Il y a une autre solution, fit-il après un silence.

— Laquelle, Moulay Ismail?

— Fais jouer quelque piston, c'est aussi efficace qu'une enveloppe bien grasse! En plus, ça rime!

ajouta-t-il dans un éclat de rire qui dévoila des incisives irrégulières et gâtées... Le père Rezzouk ne connaît pas, par hasard, quelque grosse huile ?

— Je crains que non, Moulay Ismail ! Mon père, tu le sais bien, a toujours été un homme réservé et solitaire.

— Si ma mémoire est bonne, tu as bien un oncle paternel qui fait de la politique ?

— Oui : mon oncle Boubker.

— Il doit en connaître, des grosses huiles, lui ?

— Il me semble.

— Eh bien, va le voir tout de suite et prie-le de faire vite, le temps presse ! »